

Le Trône

DU MÊME AUTEUR
CHEZ AURACAN ÉDITIONS

QUI FAIT PEUR À MAMAN ?
LE BOUT DE MON POUCE
LE TRÔNE
LE THÉÂTRE DE TIBET

Tibet

Le Trône

AURACAN ÉDITIONS

© Auracan Éditions (Graphic Strip ASBL), 2019

Photo de couverture © Sybilline Carlot

editions@auracan.com

editions.auracan.com

Départ

La porte s'ouvre brusquement, la lumière du hall d'entrée éclaire les quatre marches qui séparent la maison du trottoir.

La rue est calme, pas de voitures à part celles nombreuses, garées le long de l'avenue. Ce sont celles des râleurs qui ne bénéficient pas d'un garage.

Pas plus de passants que de bagnoles. Les promeneurs avec leurs chiens, ce sera pour plus tard, quand le grand film sera fini à la télé.

Justement le film, quel navet ! Quelle connerie ! Tout ce qui est arrivé ce soir est arrivé par sa faute. La faute du réalisateur, coupable au premier chef.

L'héroïne du film, une idiote comme il n'en existe pas. Ou plutôt, comme il ne devrait pas en exister. Il en existe pourtant au moins une, le prototype de la bêtise. Le mètre-étalon de la connerie !

Il y a peu, elle était assise à côté de moi. Je dis

« était » parce que pour le moment, elle n’y est plus, à côté de moi.

À cet instant précis, j’exécute un disgracieux vol plané au-dessus des quatre marches susdites et je me protège la tête de mes deux bras repliés en attendant, pas longtemps parce que tout va très vite en vol plané, de retomber sur le pavement du trottoir.

— Aïe ! Putain, le con ! Il ne m’a pas raté !

J’ai l’impression d’avoir au moins trois ou quatre bras cassés à hauteur des coudes.

Je reste étendu sans bouger. Je n’ose pas, j’ai peur de constater que je suis en petits morceaux, réunis en tas.

— Fais pas semblant d’être mort, petit salopard ! Tes singeries ne prennent plus ! Pour moi, tu peux crever ! On t’a assez supporté !

Ça va ! J’ai compris ! Même avec des petits râles d’agonie, je n’arriverai pas à l’attendrir, ce gros inutile.

Je me retourne et je m’assieds pour lui faire face. Oh, purge ! Que ces dalles sont froides ! Il faut s’asseoir vêtu d’un froc léger pour apprécier le confort d’une dalle de trottoir humide et glaciale en plein mois de février... Ça gèle le cul, croyez-moi !

— Bouge pas, petit salopard ! Je reviens dans deux secondes !

Petit salopard, c’est le nouveau nom dont mon parrain semble m’affubler ce soir. Hier, c’était « feignant », « trou du cul », « profiteur », « goinfre »... J’avais le choix. Bof ! Va pour « petit salopard ».

— Oh, Monsieur Arnaud, vous êtes tombé ?

— Bonsoir, Madame Dupuis ! Vous voyez, je fais

mon yoga quotidien. Ceci, c'est la phase « fraîcheur du culte ». Si vous pouviez dire à votre chien de ne pas me pisser dessus, je vous en serais reconnaissant.

— Mais il ne pisse pas, il vous renifle ! Viens Rex, partons ! Le monsieur n'aime pas les chiens !

— Mais non ! J'ai eu peur qu'il... Bonne nuit, Madame Dupuis !

Rex, un chihuahua ! Faut pas craindre le ridicule. Elle doit se sentir vachement rassurée, seule chez elle, avec son féroce Rex, la mère Dupuis.

— Prends ça, salopard ! Et ne fous plus un pied chez nous ! Un conseil : évite même de passer dans le quartier dorénavant !

Je me suis pris ma valise, la vieille avec les coins en cuir râpé, sur le sommet du crâne. Dieu merci, j'ai un amortisseur de première, ma tignasse, plus épaisse qu'un balai-brosse. Je m'apprêtais à exprimer joliment à mon parrain merdique tout le bien que je pensais de lui, mais ce gros bide écœurant, ce gros plein de whisky, avait déjà claqué la porte.

Et là, j'ai senti ce qu'était vraiment la solitude.

Seul ! On se sent terriblement seul sur un trottoir faiblement éclairé par les lampes pâlichonnes d'une rue, les fesses collées sur une dalle mouillée et glacée, avec le contenu d'une valise répandu à cinq mètres à la ronde. Et encore j'ai du bol. Ce soir il ne pleut pas.

Ça doit être mon jour de chance. Faudra que je vérifie, c'est sûrement la Saint Arnaud aujourd'hui.

Je rassemble mes fringues tel un manche de première et je les tasse comme je peux dans la valise

pourrie. Ce balourd aurait pu me balancer le sac de voyage souple et confortable, souvenir de mon retour de Suisse... Ça aurait été plus gentil et moins douloureux. Pas foutu du moindre geste de tendresse, ce foutu pochard !

Je ramasse mes chaussettes, mes calebars, mes liquettes, mes jeans, mon blouson de cuir, mon seul trésor... Si, à ce moment, s'arrête un car bourré de jeunes filles, je meurs de honte. Je ricane et pourtant je n'ai pas envie de rire, d'autant moins que ce foutu con m'a bien renvoyé mes vieilles fringues mais pas ma mallette avec mes manuscrits et mon pognon !

Mon pognon à moi que j'ai gagné à la sueur de mon imagination. C'est pas des millions, loin s'en faut, mais tout de même...

Et mes manuscrits ? J'y tiens, moi ! Ils sont destinés à devenir des chefs d'œuvre en les retravaillant un peu...

Je sais ce que je vais faire. Je fonce vers le coin de la rue. Je m'arrête devant ma tire adorée, ma Titine, une Clio d'occase, ma chérie, mon amour ! C'est ma première voiture ! Après ce sera une Porsche, avec les droits d'auteur de mon premier roman. Pour l'instant, je n'en suis qu'aux contes pour enfants, mais après... ZE best-seller ! J'y pense sur un nuage. Il n'y a que mon connard de parrain et son idiot de bonne femme qui n'y croient pas et se foutent de moi.

Je planque ma valise dans le coffre. Je me rends compte que je n'ai pas froid qu'aux fesses, j'enfile mon blouson de jeune premier héroïque et je retourne vers la maison.

Le film aussi crétin qu'insipide doit être fini et donc, mon parrain abhorré ne va pas tarder à sortir avec sa clope nauséabonde dans la main droite et la laisse dans la gauche. À l'autre bout de la laisse : le monstre !

Le clébard le plus hideux, le plus gras, le plus répugnant que j'aie jamais vu. C'est l'enfant chéri de ma « parraine ». Elle passe ses journées à le cajoler, le caresser, l'embrasser sur sa gueule inondée de morve. Sa race ? Inconnue !

J'opte pour un croisement entre un basset artésien et une baleine ou un mammoth avec en prime au-dessus de la truffe dégoulinante un regard de sans-papiers, sans domicile, sans casse-croûte, un regard de pochard, implorant un dernier verre juste avant la cirrhose.

Elle l'a appelé Dagobert, comme le roi. Depuis notre première rencontre, je sens que ce monarque visqueux me déteste.

Ma patate de « parraine » dit toujours avec ses phrases toutes faites : « Les bêtes sentent quand on ne les aime pas ! » « Qui n'aime pas les bêtes, n'aime pas les gens ! » Elle s'exprime d'une manière encore plus crétine que l'héroïne du film de ce soir.

En fait, ma chère « parraine », elle s'appelle Marthe, je l'appelle Merthe, elle n'aime pas, elle ne vit qu'en fonction des proverbes qu'elle transforme au gré de sa connerie et de l'emploi qu'elle compte en faire. « En avril ne te découvre pas d'un cil ! » Marrant, non ? « Qui vole un œuf vole un veuf ! » « Le chien aboie, la caravane chasse ! » Ou alors, le pompon : « Fontaine, je ne boirai pas au tonneau ! »

Elle ne finit jamais ses phrases. C'est d'un chiant !

Ce soir, elle a battu tous ses records. Elle n'a pas arrêté de parler pendant le film. Elle trouvait que l'héroïne jouait bien. Elle lui faisait penser à... à, tu sais bien, celle qui jouait dans... dans... allez, cette histoire avec un tram... avec celui qui... mais enfin, tu ne connais que lui...

Elle parlait. Elle parlait. Elle se tournait vers son mari qui faisait semblant de dormir en attendant l'heure bénie de sa sortie avec le fauve puant pour pouvoir fumer sa cigarette peinard.

Le faux-cul n'aimait pas plus le chien que moi, mais il le sortait vingt fois par jour avec sollicitude pour avoir la paix et s'encrasser les poumons avec bonheur.

Elle parlait, parlait : « Mais oui... cet acteur devenu si gros... Sa fille était une indienne... Allez, comment qu'elle s'appelle déjà ? Ah, oui ! Apache, je crois... Comanche ? Non, c'est pas ça ! Un nom du genre Hyène... »

J'ai éclaté, je n'en pouvais plus ! Tiens, j'aurais préféré entendre les répliques aberrantes du film.

J'ai hurlé : « Ta gueule, tu nous emmerdes, Merthe ! » Elle a été tellement surprise qu'elle a poussé un cri à péter les tympanes à cinq kilomètres à la ronde. Elle a réveillé Dagobert et Nounours qui ont sauté au plafond comme un seul homme.

Mon parrain a vu qu'elle tentait de me gifler, le sale clebs qui aboyait (contre elle, un vrai con, je te jure !) et moi qui essayais tant bien que mal de lui tenir les poignets. Qu'est-ce qu'il a cru, ce crétin de Nounours ? Que je voulais violer sa rombière ?

En tous cas, il s'est jeté sur moi comme un enragé et il m'a saisi par les revers et avant que j'aie réalisé ce qu'il me voulait, il m'a balancé sur le trottoir froid et humide, ainsi que je crois l'avoir déjà précisé.

Je reviens

Je me planque vite fait derrière un buisson du jardin voisin. Je vois mon cher parrain en haut des quatre marches. Il allume sa cigarette, aspire un bon coup d'un air, béat, et avale profondément sa pourriture de fumée jusqu'au fin fond de ses poumons, heureux comme un drogué repus.

Dagobert, le fauve, tire comme un enragé sur sa laisse, s'étrangle et tousse comme le dernier des turbards. Je m'inquiète. Il n'aurait pas senti ma présence toute proche, cet enfoiré ? Non, trop nase pour avoir un semblant de flair !

Il tire vers le pied du réverbère où il a lui-même pissé deux heures plus tôt. Il a la tronche du chien satisfait d'avoir retrouvé son odeur familière. Nounours et le monstre prennent la route d'un pas louvoyant d'un effluve à l'autre.

Dès qu'ils ont passé le coin de la rue, je me préci-

pite dans les escaliers, sors ma clé et entre en douce dans la maison où la seule lumière vient de l'étage.

J'entends la guenon qui fredonne une chanson de Dalida : « J'attendrai, le jour et la nuit, j'attendrai toujours, ton retour... ». Je ne sais pas qui elle attend, mais il ne risque pas d'arriver de si tôt avec la tronche d'andouille qu'elle se trimballe.

J'entends aussi des bruits de robinet. Sur la pointe des pieds, je fonce vers ma carrée, un cagibi minable à l'arrière de la maison, situé à mi sous-sol. C'est mon coin à moi : c'est là que je vis depuis que mes bons parrain et « parraine » m'ont emmené après m'avoir arraché à ma pension de luxe suisse. Je me suis depuis, souvent demandé s'il n'aurait pas été préférable que je sois recueilli par l'assistance publique. Bon, passons ! Ça, c'est une autre histoire.

J'entre dans ma chambre, je remplis à ras bord mon sac de voyage de ce que mon parrain, tant aimé, n'a pas jugé utile de mettre dans ma valoché.

Je n'oublie pas ma mallette avec mes notes, mes manuscrits et surtout mon pognon, mon cher avoir dû à mes travaux littéraires. Ça fait un peu pompeux, mais sans blague, je suis vachement fier d'être publié et surtout d'être payé pour ça !

Au moment où je m'apprête à sortir de mon réduit, j'entends la voix du gros lard et le bruit caractéristique d'un chien qui se secoue...

— Putain de temps nom de Dieu ! Même pas la possibilité d'allumer une deuxième pipe !

Merde de merde, me voilà coincé. Je me paie une petite suée, pourvu que mon abruti de parrain n'ait pas la mauvaise idée de se pointer dans ma piaule...

Ça va, je respire. J'entends son pas pesant de saoulard qui monte rejoindre Dalida. Je vais devoir poireauter jusqu'au moment où je les entendrai ronfler comme deux locomotives type Gabin dans « La bête humaine ».

J'entrouvre ma porte, j'écoute, tendu. Rien à craindre du chien, il est dans la cuisine, il guette vautre devant son écuelle attendant qu'on la remplisse. Il est tellement bête ce clebs qu'on le trouve tous les matins endormi, son gros pif dans son assiette.

— T'as peut-être eu tort de le chasser. T'as pensé à la perte que ça représente ?

— T'en fais pas ma grosse ! Dès qu'il aura faim, il rappliquera à genoux implorer notre pardon.

— Ah oui ? Et s'il ne revient jamais, qui est-ce qui va encaisser le fric ?

— Me casse pas les noix avec tes questions ! On ne dira à personne qu'il s'est tiré et surtout pas aux Suisses. Tant qu'ils ne sauront rien, ils continueront à casquer ! Ni vu ni connu, j't'embrouille, comme disait mon paternel finaud ! Ha ! Ha ! Ha !

J'entends le ricanement de l'immonde. C'est bien de ma pomme qu'ils discutent. Je ne pige rien de ce qu'ils disent mais ça sent l'entourloupe à plein nez !

Que signifie cette histoire de fric suisse ?

— Qui te dit, gros malin, qu'il ne va pas liquider le compte de son père ? Il en aurait le droit aujourd'hui qu'il est majeur.

— Ce que tu peux être conne ! Il ne sait même pas qu'il a un compte en Suisse. Comment veux-tu

que... ? Oh, et puis, merde ! Tu commences à drôlement faire chier ! Tu ferais mieux de dormir !

Je mets quelques minutes à réaliser ce que je viens d'entendre. Je suis cloué sur place. Si j'ai bien compris, j'ai un compte en Suisse qui aurait appartenu à mon papa et qui verse des dividendes à mes « bienfaiteurs ».

Non ! C'est impossible ! Depuis toujours j'avais cru que ces braves gens m'avaient recueilli par affection pour mes parents. Des gens qu'ils avaient fréquentés et aimés il y a longtemps au point d'avoir été choisis comme parrains à ma naissance.

Comment ai-je pu croire à la tendresse de mes « bienfaiteurs » ?

Au début quand j'étais très jeune, ils m'ont retiré de la pension où je croupissais. Je n'y étais pas très heureux (admirez la litote !), j'étais épouvantablement malheureux. Je chialais tous les soirs comme un veau.

Et puis un beau jour, ces deux-là sont arrivés. Ils ont annoncé avec des ménagements surprenants de leur part, la mort de mes parents au directeur. Positivement désolés, ils m'ont emmené avec eux en France, à la Côte d'Azur, ce qui m'a vachement changé de ma luxueuse pension.

C'est vrai que cette pension revêche était cantonnée en Suisse...

Serais-je Suisse d'origine ? En tous cas, j'ai perdu en partie l'accent.

Au début, dans le midi, j'étais tellement heureux que je ne voyais pas les défauts de mes « protecteurs ». Je prenais leur radinerie pour des leçons

d'économie à moi adressées. Je prenais aussi leurs expressions vulgaires et leurs éclats grossiers pour des caricatures provençales. Pour rire, quoi !

Petit à petit, je me rendais compte que je ne vivais pas dans une famille très relevée côté distinction et honorabilité.

Plus tard, on a déménagé et on s'est retrouvés dans la banlieue parisienne. Je dois avouer que dans ce nouvel environnement mes chers « nouveaux parents » faisaient moins tâche. Quoiqu'il en soit, je ne sais pas si c'est le nouveau climat qui a transformé les mentalités, mais c'est à partir de ce moment que j'ai commencé à prendre des baffes et...

Ça y est, ils roupillent. J'entends « La roue de Zola » qui se met en marche. « La bête humaine » de Renoir qui se met à grogner. Les ronflements des deux abrutis, là-haut ! C'est le moment !

Je m'apprête à filer vers la sortie mais la curiosité est plus forte. Je fais demi-tour et me dirige vers le bureau de l'intoxiqué de la merde à Nicot, décidé à trouver des traces de mes parents... C'est un ancien bureau de postier rempli de tiroirs, un vieux truc acheté aux puces. C'est là que le lourdaud remplit ses papiers administratifs et toutes les conneries qu'on écrit pour être en règle avec les lois. C'est là qu'il se prend pour un intellectuel. Il va jusqu'à se mettre des lunettes de lecture, le con.

Je m'installe devant le vieux burlingue, je m'assied en silence, prudent... Quoique je sois tout à fait rassuré par les ronflements qui font trembler la maison.

J'ouvre un tiroir, deux tiroirs, et dans celui du